

L'asclépiade mineur chez Horace, Sénèque, Terentianus Maurus, Prudence, Martianus Capella et Luxorius

Author(s): J. Veremans

Source: *Latomus*, T. 35, Fasc. 1 (JANVIER-MARS 1976), pp. 12-42

Published by: Société d'Études Latines de Bruxelles

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/41533479>

Accessed: 31-08-2022 08:15 UTC

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

Société d'Études Latines de Bruxelles is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Latomus*

Mais pour Caesius Bassus il s'agit également ici d'un mètre choriambique⁽³⁾, bien qu'il admette que tous les grammairiens ne partagent pas son point de vue et que certains prétendent même que l'asclépiade mineur est dérivé du pentamètre dactylique⁽⁴⁾.

Dans son *De litteris syllabis et metris Horatii* Terentianus Maurus⁽⁵⁾, toutefois, se range à l'avis de Caesius Bassus et s'oppose formellement à ceux qui veulent que l'asclépiade mineur soit dérivé du pentamètre dactylique⁽⁶⁾. Ajoutons que Atilius Fortunatianus, grammairien du IV^e siècle après J.-C., n'a pas pris parti clairement dans cette controverse et qu'il s'est borné à proposer une énumération des différentes possibilités en la matière⁽⁷⁾.

Cette théorie séduisante, dite «de la dérivation», a été adoptée par W. Christ⁽⁸⁾ et par A. Kiessling⁽⁹⁾. R. Heinze⁽¹⁰⁾, quant à lui, a réfuté

(3) *K.G.L.*, VI, 259 et s. ; cf. aussi R. HEINZE, *Die lyrischen Verse des Horaz* dans *Sb. Akad. Leipzig*, phil.-hist. Kl., Bd. 70, H. 4, 1918, p. 58 et s. (également paru dans R. HEINZE, *Vom Geist des Römertums. Ausgewählte Aufsätze*, Herausgegeben von E. BURCK, Stuttgart, 1960³, p. 227-284) et H. SADEJ, *De versu Asclepiadeo minore apud Romanos obvio* dans *Eos*, 45, 1951, p. 114.

(4) Dans ce cas il s'agirait d'un *pentametrum curtatum* (du fait du principe de la *detractio*) : ... *sed qui altius haec non perspexerunt grammatici, hoc putant metrum de curtato pentametro factum, ut reddita syllaba fiat [pentametrum] tale, Maecenas atavis edite remigibus* (*K.G.L.*, VI, 268).

(5) Cf. v. 2650 et s.

(6)

*sunt qui tradiderint, ultima uersui
tanquam pentametro syllaba dempta sit :
quam si restituas, pentametrum fore,
carmen Pierides dulcisonum dabunt,
carmen Pierides dulcisonum dabitis ;
ut uersus quoque sic constet Horatii,
Maecenas atavis edite regibus
Maecenas atavis edite remigibus.
Usque autem uideas hoc procul a fide,
ut metri genus hoc uatibus inclytis
non uno aut gemino constiterit pede,
uerum in tres etiam consimiles eat
clausos in medio partibus exteris ;*

(v. 2650-2662)

(7) Cf. *K.G.L.*, VI, 295 et s.

(8) *Die Verskunst des Horaz im Lichte der alten Ueberlieferung* dans *Sitzungsberichte d. bayer. Akad. d. Wissensch.*, 1868, I, I.

(9) *Horatius*, dans *Philologische Untersuchungen*. Herausgegeben von A. KIESSLING und U. v. WILAMOWITZ, 2. Heft, 1881, p. 64 et s.

(10) *O.c.* ; cf. *supra*, n. 3.

l'hypothèse de W. Christ. Il affirme que la théorie de la dérivation n'a été pour les grammairiens latins qu'un procédé commode de classification des vers éoliens, et non une théorie relative à leur nature ; il est douteux, écrit Heinze, qu'elle ait été connue d'Horace et qu'elle ait pu par conséquent influencer la composition de ses vers ⁽¹¹⁾.

Ne traitant ici que de l'asclépiade mineur, nous constatons que, si l'on voulait en effet, comme font Christ et Kiessling, dériver ce vers (ainsi que, naturellement, le glyconique) de l'hexamètre (ou du pentamètre) dactylique, on devrait admettre que la base ⁽¹²⁾ soit toujours spondaïque, sans quoi la dérivation serait impossible ⁽¹³⁾. Nous constatons sans doute que chez Horace tous les asclépiades mineurs, sans aucune exception, commencent en effet par un spondée, ce qui confirmerait à première vue la théorie des métriciens latins ainsi que l'hypothèse de Christ. Mais la même situation ne se présente pas chez Alcée (pour autant qu'on puisse en juger, vu l'état fort délabré des quelques vers que nous possédons). Chez Alcée la base de l'asclépiade mineur est de forme libre : soit \smile —, soit — —, soit — \smile :

avec base spondaïque :

κτένναις ἄνδρα μαχαίταν, βασιλῆϊων

(Fr. 126, 7 ; éd. Reinach-Puech (Les Belles Lettres))

avec base trochaïque :

ἦλθεσ ἐκ περάτων γᾶς, ἐλεφαντίναν

(Fr. 126, 2)

avec base iambique :

λάβαν τῷ ξίφεος χρυσοδέταν ἔχων

(Fr. 126, 3)

Voici d'ailleurs le nombre des bases des vers complets : spondée : 7 ; trochée : 4 ; iambe : 4 (éd. Reinach-Puech).

Le libre choix de la base montre à suffisance qu'en tout cas l'origine grecque de l'asclépiade mineur n'a pas pu être le mètre dactylique. Dans ce mètre, en effet, la première forme prosodique n'a pas pu être un iambe.

(11) Cf. J. HELLEGOUARC'H, *Observations stylistiques et métriques sur les vers lyriques d'Horace* dans *L'information littéraire*, 18, 2, 1966, p. 67. Désormais nous désignerons cet article par : *Observations stylistiques...*

(12) Cf. L. NOUGARET, *Traité de métrique latine classique*, Paris, 1956², p. 98.

(13) Cf. W. J. W. KOSTER, *Traité de métrique grecque, suivi d'un aperçu de métrique latine*, Leyde, 1953², p. 341.

pose que cette normalisation de la coupe après la 6^e syllabe et de la base spondaïque a été l'œuvre du poète alexandrin Asclépiadès, qui par ce fait serait devenu poète éponyme (18).

Bien que le 1^{er} cōlon de l'asclépiade mineur ressemble au 1^{er} hémistiche de l'hexamètre dactylique (avec entrée spondaïque) ou du pentamètre dactylique, il est plus que vraisemblable que Horace a voulu donner à ce 1^{er} hémistiche un caractère choriambique. Le mètre dactylique veut que, dans la mesure du possible, et à moins de viser des effets spéciaux, l'on évite que le mot initial ait valeur de spondée (19). Horace s'est tenu à cette règle : d'après R. Heinze (20), 5 vers seulement des *Epodes*, sur un total de 76 hexamètres, commencent par un mot spondaïque ; et 4 vers des *Odes*, sur un total de 48. Or, on ne trouve chez Horace nulle trace de cette limitation dans les asclépiades mineurs. Sur un total de 509 vers, il n'en est pas moins de 204 (40 %) à commencer par un mot spondaïque (21). Le fait donc que Horace (ou l'un de ses prédécesseurs hellénistiques), comme nous l'avons déjà fait remarquer, n'a très probablement pas voulu prêter un caractère

(18) Il est en effet très caractéristique que des 18 asclépiades majeurs, que nous possédons d'Alcée, 8 vers ont une coupe après le premier choriambe, 4 après le second choriambe ; 5 vers seulement ont une coupe, et après le premier, et après le second choriambe, de telle façon que le choriambe central est vraiment verrouillé des deux côtés (dans un seul vers il y a absence totale d'une telle coupe). Cette tendance à doubler la coupe à des places fixes se manifeste déjà d'une façon plus prononcée chez Théocrite : des 57 vers des poèmes 28 et 30, presque la moitié a le groupe médian — ∪ ∪ —, à être précédé et suivi d'une séparation de mots. Des 12 vers du c. 30 de Catulle 7 ont la double coupe. Chez Horace, enfin, cette tendance a abouti à une règle fixe, sauf une exception où la seconde diérèse se trouve entre les éléments constitutifs d'un composé :

arcanique fides prodiga, perucidior uitro.

(*Od.*, I, 18, 16)

Cf. R. HEINZE, *o.c.*, p. 251 et s. et p. 270 ; W. J. W. KOSTER, *o.c.*, p. 344 et F. CRUSIUS, *o.c.*, p. 105.

(19) Cf. E. NORDEN, *P. Vergilius Maro. Aeneis, Buch VI*, Leipzig, 1916, p. 435 et s.

(20) *O.c.*, p. 270 et s.

(21) Nous considérons comme mot spondaïque, celui dont le deuxième syllabe est longue par nature ou par position ; en même temps on tient compte de l'élosion.

Il s'agit très probablement ici d'une esthétique typique du vers éolo-choriambique. «La coïncidence du spondée initial avec un mot /.../ accroît la gravité et la force de ce mètre», écrit J. HELLEGOUARC'H, *Observations stylistiques...*, p. 71. Il est un fait que la présence d'un intermot fort après le premier pied permet de mieux encore mettre en valeur les choriambes médians :

seruat carminibus perpetuum tribus ;

(TERENTIANUS MAURUS, 2690)

Cf. H. SADEY ; *o.c.*, p. 117. Il sera encore question de ce type de vers plus loin (cf. *infra*, p. 37 et s.).

dactylique à l'asclépiade mineur, a incité R. Heinze (22), face au choix fixé par Diomède (p. 518, 23 ; 519, I) quant à la scansion :

ou : — — / — ∪ ∪ / — // — ∪ ∪ / — ∪ ∪
 ou : — — / — ∪ ∪ — // — ∪ ∪ — / ∪ ∪

à opter pour le second schéma ; dans le premier cas en effet (caractère dactylique exagérément prononcé) le vers aurait une fin dactylique acatalectique, c'est-à-dire comprenant 2 syllabes sans ictus, ce qui au point de vue rythmique est assez étrange. Dans le second, le caractère choriambique du vers apparaît nettement. Nous suivons donc, comme le font la plupart des métriciens (23), R. Heinze lequel rejoint en fait l'opinion de Caesius Bassus (24), et nous scandons comme suit : — — / — ∪ ∪ — // — ∪ ∪ — / ∪ ∪

Cette tendance choriambique se manifeste clairement dans le type d'asclépiade mineur que voici (nous y reviendrons par la suite (25)) :

quassas, indocilis pauperiem pati

(*Od.*, I, I, 19)

* * *

Mais s'il est vrai, comme le montre R. Heinze, que l'asclépiade mineur a atteint chez Horace sa normalisation et sa régularisation, les poètes qui le suivent ont-ils suivi fidèlement les règles horatiennes (nous pensons particulièrement à la base spondaïque et à l'intermot après la 6^e syllabe) ?

Nous avons impliqué dans notre étude les poètes suivants : Sénèque (26), Terentianus Maurus (27), Prudence (28), Martianus Capella (29) et Luxorius (30).

(22) *O.c.*, p. 271.

(23) Cf. F. CRUSIUS, *o.c.*, p. 104, L. NOUGARET, *o.c.*, p. 101 ; W. J. W. KOSTER, *o.c.*, p. 342. Mais voir par contre L. J. RICHARDSON, *On the Form of Horace's Lesser Asclepiads* dans *American Journal of Philology*, XXII, 3, 1901, p. 283, qui divise le vers comme suit :

— > | — ∪ ∪ | — // — ∪ ∪ / — ∪ / — ^

(24) Cf. *supra*, p. 12.

(25) Cf. *infra*, p. 37 et s.

(26) Au total 339 vers ; cf. le *conspectus metrorum* dans l'éd. I. VIANSINO (*Corpus scriptorum Latinorum Paravianum*).

(27) Au total 39 vers (éd. C. LACHMANN) : v. 2644, 2646-2647, 2650-2653, 2655, 2658-2664, 2678, 2689-2692, 2696-2697, 2699-2700, 2705, 2707-2712, 2723-2724, 2793-2795, 2803-2804, 2807.

(28) Au total 268 vers (éd. M. LAVARENNE (*Les Belles Lettres*)) : *Cathemerinon liber* : *Préface et Hymne V* ; *Contre Symmache I, Préface*.

(29) Au total 92 vers (éd. A. DICK-J. PRÉAUX (*Teubner*)) : § 91-93, 122, 911-912.

(30) Au total 48 vers (éd. BAEHRENS, *P.L.M.*, IV) : 443, 468, 470, 477, 510, 515. Cf.

Chez Sénèque, nous avons trouvé, en ce qui concerne la règle de la base spondaique, une seule exception :

effūgĭum et miseros libera mors uocet.

(*Agam.*, 591)

Par ailleurs tous les vers ont un intermot après la 6^e syllabe ; mais il faut signaler ce vers qui s'écarte totalement de l'aspect normal de l'asclépiade mineur :

ut primūm māgnī natus Agenoris

(*Oed.*, 715)

Dans ce vers les deux syllabes brèves du 1^{er} choriambes ont donc été remplacées par une longue. Ce qui signifie que dans 2 vers Sénèque s'est accordé une liberté de substitution qui n'est en principe pas autorisée dans les vers éolo-choriambiques⁽³¹⁾.

Dans le cas de Sénèque il faut noter encore que, comme Horace, il ne se refuse pas à placer souvent un mot spondaique au début d'un vers : nous avons noté 110 cas sur un total de 339 vers (35,3 %) (Horace : 40 %).

Terentianus Maurus suit intégralement les règles horatiennes. Sur un total de 39 vers, 16 vers (41 %) commencent par un mot spondaique. Mais tout comme chez Horace nous avons noté 2 vers sans intermot après la 6^e syllabe :

quae sunt talia quale est modo quod dabo

(v. 2700)

hanc docti tetracolon uocitant strophē

(v. 2707)

G. B. PIGHI, *La metrica latina* dans *Enciclopedia classica*, II, vol. VI, t. II, Turin, 1968, p. 491.

(31) Nous reviendrons sur ces exceptions, cf. *infra*, p. 19 et s. Nous constatons que Sénèque a pris cette même liberté dans *Oedipe*, où dans une série de 33 glyconiques (v. 882-914) il remplace par 20 fois le choriambes par un molosse ; ainsi p. ex. :

uita dēcūrrēns uia

(v. 891)

Longtemps déjà avant Sénèque, Catulle, c. 55, dans plusieurs phalécians, lesquels, on le sait, sont apparentés à l'asclépiade mineur (on y retrouve le glyconique comme forme de base), a remplacé le choriambes par un molosse ; ainsi p. ex. :

femellās ōmnēs, amice, prendi,

(v. 7)

Cf. D. S. RAVEN, *Latin Metre*, London, 1965, p. 138 et p. 141 et K. QUINN, *Catullus. The Poems*, London, 1970, p. 251.

Prudence également, connu comme un habile versificateur ⁽³²⁾, suit sans la moindre exception l'exemple horatien. Chez lui aussi 105 vers sur un total de 268 (39,1%) commencent par un mot spondaïque.

Martianus Capella est à considérer séparément. Tout d'abord un fait moins frappant. Tout comme Horace et Terentianus Maurus, il écrit 2 vers, qui n'ont pas d'intermot après la 6^e syllabe :

atque rem rabido absoluere pectore,
(122, 9 ; p. 52)

sortitas cumuli accessibus aggerans
(122, II ; p. 52)

Dans le cas le plus favorable nous distinguons quand même une diérèse entre les éléments constitutifs du mot composé et grâce à cette diérèse et à l'éliision qui la précède le caractère exceptionnel de cette structure se trouve tant soit peu atténué ⁽³³⁾.

Beaucoup plus frappant toutefois est le fait que chez Martianus Capella 22 vers seulement sur un total de 92 (23%) commencent par un mot spondaïque ⁽³⁴⁾. Ce qui équivaut à 17% de moins que chez Horace. En outre, parmi les 92 vers, nous n'en remarquons pas moins de 8 dans lesquels une base dactylique se substitue à la base spondaïque ⁽³⁵⁾ :

quāēque ēlēmēta liget dissona nexio
(92, 21 ; p. 39)

hīc quōquē sic patruis servit honoribus
(92, 3 ; p. 40)

ūt dūbīum, proprium quis mage uendicet.
(92, 4 ; p. 40)

ātquē rēum rabido absoluere pectore,
(122, 9 ; p. 52)

ōmnīgēnum genitor regna mouens deum
(911, 22 ; p. 483)

(32) Cf. A. K. KURFESS, P.W., *R.E.*, XXIII, I, col. 1066 et s.

(33) Il en va d'ailleurs de même chez HORACE dans *Od.*, II, 12, 25 ; cf. *supra*, n. 14.

(34) Sa préférence va résolument à un vers commençant par un monosyllabe : sur les 92 vers nous en avons noté 55 (59,7%). Voici, à titre de comparaison, les chiffres et les pourcentages chez les autres poètes : Horace : 139 (27%) ; Sénèque : 143 (41,9%) ; Terentianus Maurus : 22 (56,4%) (cf. les chiffres chez Martianus Capella!) ; Prudence : 83 (soit 30,9%) et Luxorius : 23 (47,9%).

(35) Nous venons de relever cette même exception chez SÉNÈQUE, *Agam.*, 591 ; cf. *supra*, p. 18.

Cynthia noctis honos lampade menstrua ⁽³⁶⁾
 (912, 7 ; p. 484)
sic solidi tenerum corporis abditum
 (912, 11 ; p. 484)
atque ita perpes ament dissita uinculum ⁽³⁷⁾;
 (912, 17 ; p. 484)

Comment expliquer cette dérogation frappante aux «règles horatiennes» chez Sénèque et surtout chez Martianus Capella ?

Le caractère choriambique de l'asclépiade mineur a pu être préservé intact chez Horace qui, comme le suppose Heinze, n'a pas été influencé par un manuel de métrique de quelque grammairien latin ⁽³⁸⁾. Nous ignorons évidemment si c'est Horace lui-même ou un prédécesseur hellénistique (p. ex. Asclépiadès) qui a renoncé à la liberté, connue encore par Sappho et Alcée, de choisir entre un spondée, un iambe, ou un trochée comme base du mètre éolo-choriambique. Mais il est un fait qu'Horace a opté *exclusivement* pour la base spondaique. Nous constatons à présent que Sénèque (2 fois) et Martianus Capella (8 fois) se sont permis une liberté de substitution exceptionnelle ⁽³⁹⁾. La substitution indique clairement la licence, qui est un phénomène normal dans le mètre dactylique. En d'autres termes, cela signifierait que, quel qu'ait été l'effort de Sénèque et de Martianus Capella pour garder le caractère choriambique de leurs vers en général ⁽⁴⁰⁾, ils se sont quand-même, contrairement à Horace, Terentianus Maurus, Prudence (et également Luxorius, comme nous le verrons dans un instant), laissé influencer, d'une manière peu prononcée il est vrai, par la théorie de la dérivation de ceux des grammairiens qui considéraient l'asclépiade mineur comme étant dérivé du pentamètre dactylique. Il ne peut en aucune façon s'agir de Caesius Bassus, quelque grande qu'ait été l'influence de son *De metris* ⁽⁴¹⁾ ; en effet, il nie la dérivation de l'asclépiade

(36) *Cynthia* est la leçon d'Heinsius ; in Ω : *sic tua* (cf. l'apparat critique dans l'éd. DICK-PRÉAUX).

(37) Aussi bien SÉNÈQUE, *Agam.*, 591 que les 8 vers de Martianus Capella démontrent que c'est à tort que PIGHI, *o.c.*, p. 491, écrit que «dopo Orazio gli asclepiadei non cominciano che con lo spondeo».

(38) Cf. H. SADEY, *o.c.*, p. 119.

(39) Dans *Agam.*, 591, le spondée a été remplacé par un dactyle, dans *Oed.*, 715, le choriambe par un molosse.

(40) C'était d'ailleurs le point de vue de Caesius Bassus, cf. *supra*, p. 12.

(41) Cf. SCHANZ-HOSIUS, II, p. 484 et R. HEINZE, *o.c.*, p. 262.

mineur à partir du pentamètre (42). Plus que probablement nous devons songer ici à l'un de ces grammairiens dont Caesius Bassus dit : *hoc putant metrum de curtato pentametro factum, ut reddita syllaba fiat [pentametrum] tale, Maecenas atavis edite remigibus* (43). Hélas, Caesius Bassus n'indique pas qui sont ces grammairiens. Il n'est pourtant pas exclu qu'il ait pensé à Varron entre autres, car ce dernier s'est effectivement penché sur des problèmes de métrique (44). Mais il peut tout aussi bien s'agir d'un autre grammairien. Nous ne savons absolument pas à qui nous en tenir, car nous sommes entièrement mal informés en ce qui concerne la littérature métrique entre Varron et Caesius Bassus.

Signalons encore pour cette partie de notre enquête que Luxorius (tout comme Terentianus Maurus) applique intégralement les «règles horatiennes». En outre nous avons noté 15 vers sur un total de 48 (31%) commençant par un mot spondaïque.

* * *

Le poète qui écrit des vers éolo-choriambiques ne dispose pas des ressources stylistiques que lui offre le mètre dactylique ou iambique : il ne peut pas recourir à la souplesse des jeux de substitution entre syllabes longues et brèves, aux riches possibilités de variation des césures. L'asclépiade mineur, comme il a été signalé déjà, se caractérise par une forte diérèse entre deux groupes choriambiques, laquelle entraîne une division du vers en deux parties égales, pour ainsi dire symétriques. Il est plus que probable que les deux syllabes longues, la 6^e et la 7^e, sont des temps forts (45):

— — / — ∪ ∪ — // — ∪ ∪ — / ∪ ∪ (46)

(42) Cf. *supra*, p. 12 ; Terentianus Maurus a suivi Caesius Bassus dans cette direction ; cf. *supra*, p. 13.

(43) *K.G.L.*, VI, p. 268.

(44) Via Rufinus nous possédons même une citation littérale de la main de Varron concernant le principe de l'*adiectio* (cf. *K.G.L.*, VI, p. 556) : *at in extremum senarium totidem semipedibus adiectis fiet comicus quadratus ut hic* : «heri aliquot adulescentuli coimus in Piraeo» (TÉRENCE, *Eun.*, 539).

(45) Cf. J. HELLEGOUARC'H, *Observations stylistiques...*, p. 70 et F. CRUSIUS, *o.c.*, p. 104.

(46) Comme signalé plus haut, il y a 2 exceptions chez Horace, 2 chez Terentianus Maurus et 2 chez Martianus Capella. Par ailleurs, il y a chez Horace 13 cas, qui présentent, de par l'éliision, une diérèse voilée : I, 3, 36 ; 15, 18 ; 21, 13 ; 21, 14 ; II, 12, 6 ; III, 24, 52 ; 30, 1 ; 30, 7 ; 30, 12 ; IV, 1, 22 ; 5, 13 ; 5, 22 ; 8, 16.

La netteté de cette diérèse est ressentie si fortement que Martianus Capella n'hésite même pas à situer un hiatus juste devant cet intermot, et ce à deux reprises :

quae nec frustra mihi insita caritas
(92, II ; p. 39)

et candore sacro aetheris utere
(122, 16 ; p. 52)

Par ailleurs le vers se compose inmanquablement de 7 syllabes longues pour 5 brèves⁽⁴⁷⁾. Cette rigidité du schéma métrique a naturellement pour conséquences une relative limitation des effets expressifs de l'asclépiade mineur. Toutefois il ne faut pas perdre de vue que le libre jeu des intermots (bien qu'ici aussi existent nécessairement certaines restrictions) permet au poète de rompre la monotonie. Théoriquement 2048 arrangements différents sont possibles pour ce vers de 12 syllabes⁽⁴⁸⁾. Horace, pour un total de 509 vers, en emploie 138, soit en moyenne un nouvel arrangement tous les 3, 7 vers. Sénèque, sur 339 vers en emploie 74, soit un tous les 4, 6 vers. Terentianus Maurus, sur 39 vers, 26 : un tous les 1, 5 vers. Prudence, sur 268 vers, 72 : un tous les 3, 7 vers. Martianus Capella, sur 92 vers, 42 : un tous les 2, 2 vers. Luxorius, enfin, sur 48 vers, 31 : un tous les 1, 5 vers.

Prudence suit ici fidèlement la trace d'Horace. La moyenne de Sénèque est légèrement plus élevée. A l'opposé, les vers de Terentianus Maurus, de Martianus Capella et de Luxorius se signalent par leur plus grande diversité⁽⁴⁹⁾.

Il va de soi que certains arrangements sont, pour l'une ou l'autre raison, extrêmement rares⁽⁵⁰⁾. Seule l'étude de la métrique verbale peut montrer :

(47) Sauf évidemment les exceptions déjà citées chez Sénèque et Martianus Capella.

(48) Cf. L. J. RICHARDSON, *o.c.*, p. 286.

(49) Chez Terentianus Maurus et Luxorius, les chiffres ont évidemment une valeur très relative, car il s'agit ici d'un nombre de vers restreint.

(50) Nous songeons ici à un vers de 8 mots, là où la moyenne n'est que de 5 à 6 mots. Nous n'en avons d'ailleurs trouvé que 2 exemples chez Horace et un seul chez Terentianus Maurus, tandis que les autres poètes n'ont pas recours à cette liberté :

plenum? Quae nemora aut quos agor in specus
(HOR., *Od.*, III, 25, 2)

sed non haec mihi uis, nec tibi talium
(HOR., *Od.*, IV, 8, 9)

uersus, ex quibus hi sunt sibi tres pares
(TERENT. MAURUS, 2711)

Dans ces cas il s'agit d'une désagrégation peu esthétique des 2 groupes choriambiques, tandis que les 2 temps forts successifs (vi^e et vii^e syllabes) sont occupés par 2 monosyllabes

- 1° à quels arrangements Horace donne une certaine préférence ;
- 2° si les autres poètes ont suivi Horace dans cette voie ;
- 3° si non, de quelle façon ils ont tenté, en ce qui concerne la répartition des mots, de prêter à leurs vers une individualité propre.

En d'autres termes, nous nous proposons de faire apparaître une esthétique horatienne, tout en essayant de déterminer dans quelle mesure Horace a fait figure, pour les générations postérieures, de modèle «classique».

Il est naturellement impossible, dans le cadre de cet article, de proposer une étude de métrique verbale qui soit complète (le sujet à lui seul appelle les dimensions d'un gros ouvrage). Aussi nous bornerons-nous à proposer quelques caractéristiques que nous avons cru découvrir.

Convaincu du caractère choriambique de l'asclépiade mineur, nous traiterons ici du problème des types de mots qui occupent les deux places les plus marquantes de ce vers, à savoir avant et après la diérèse, laquelle est flanquée de deux temps forts⁽⁵¹⁾. Pour le poète le choix se limitait naturellement aux possibilités suivantes :

avant la diérèse

- type 1a : — — — ∪ ∪ —
 type 2a : — — ∪ ∪ —
 type 3a : — ∪ ∪ —
 type 4a : ∪ ∪ —
 type 5a : ∪ —
 type 6a : —

après la diérèse

- type 1b : — ∪ ∪ — ∪ —
 type 2b : — ∪ ∪ — ∪
 type 3b : — ∪ ∪ —
 type 4b : — ∪ ∪
 type 5b : — ∪
 type 6b : —

Voici la liste complète des types de mots trouvés chez les poètes étudiés :

(cf. L. J. RICHARDSON, *o.c.*, p. 287). Il n'est pas invraisemblable que Horace ait recherché consciemment cette frappante désarticulation du rythme choriambique. Avec cette profusion inhabituelle d'intermots Horace a peut-être voulu souligner, dans le premier cas, l'extase dionysiaque, dans le second, l'enthousiasme de la *sodalitas* bachique des poètes (cf. éd. KIESSLING-HEINZE, p. 429). Chez Terentianus Maurus il est naturellement exclu que cette inhabituelle répartition des mots réponde à quelque intention stylistique. Cf. aussi R. HEINZE, *o.c.*, p. 231, n. 10.

(51) Cf. J. PERRET, *Horace*, Paris, 1959, p. 101.

TABLE I. — Types de mots avant la diérèse

1.	2. ∪ ∪ — type 4a	3. ∪ — type 5a	4. — ∪ — type 3a	5. Monos. type 6a	6. — — ∪ — type 2a	7. — —	8. pas de diérèse après la 6 ^e syll.
Hor. 509 v.	245 48,1 %	140 27,5 %	80 15,7 %	37 7,2 %	5 0,98 %	—	2 0,39 %
Sén. 339 v.	222 59,2 %	74 21,7 %	57 16,8 %	4 1,1 %	1 0,28 %	1 ⁽⁵²⁾ 0,28 %	—
T. Maurus 39 v.	16 41 %	—	13 33,3 %	8 20 %	—	—	2 5,1 %
Prud. 268 v.	144 53,7 %	61 22,7 %	62 23,1 %	1 0,5 %	—	—	—
M. Cap. 92 v.	36 39,1 %	27 29,3 %	26 28,2 %	1 1,08 %	—	—	2 2,17 %
Luxor. 48 v.	31 ⁽⁵³⁾ 64,7 %	2 4,1 %	12 27 %	3 6,2 %	—	—	—

(52) *Oed.*, 715.

(53) Au v. 477, 8 il y a probablement allongement irrationnel de la 6^e syllabe :

in luxum caperē, sed mage uendere

TABLE II. — type de mots après la diérèse

1.	2. — ∪ ∪ type 4b	3. Monos. type 6b	4. — ∪ type 5b	5. — ∪ ∪ — type 3b	6. — ∪ ∪ — ∪ — type 1b	7. — — — ∪ — —	8. — — — ∪ ∪ —	9. — — — —	10. ∪ ∪ — — —
Hor. 509 v.	197 38,7%	125 24,5%	125 24,5%	54 10,6%	6 1,1%	1 (54) 0,19%	1 (54) 0,19%	—	—
Sén. 339 v.	177 52,6%	54 15,8%	51 15%	56 16,5%	1 0,28%	—	—	—	—
T. Maur. 39 v.	10 25,6%	9 23%	3 7,6%	15 38,4%	—	—	—	1 (54) 2,5%	1 (54) 2,5%
Prud. 268 v.	112 41,7%	67 25%	66 24,6%	23 8,5%	—	—	—	—	—
M. Cap. 92 v.	45 48,9%	10 10,8%	30 32,6%	5 5,4%	—	—	—	2 (54) 2,1%	—
Luxor. 48 v.	20 41,6%	14 29,1%	11 22,9%	3 6,2%	—	—	—	—	—

(54) Pas de diérèse après la 6^e syllabe.

On constatera, en premier lieu, en ce qui concerne l'aspect du premier hémistiche, que Horace préfère construire le vers :

— ou bien avec forte diérèse après la base spondaïque :

nūmqūam dimoueas ut trabe Cypria
(*Od.*, I, I, 13)

— ou bien avec un intermot :

— soit avant la 4^e syllabe (césure trih.)

ādvētūs foliis seu uirides rubum
(*Od.*, I, 23, 6)

— soit avant la 5^e syllabe (césure troch.) (précédé ou non d'un intermot après la base spondaïque) :

Nērēūs fātā. Mala ducis aui domum
(*Od.*, I, 15, 5)

Toutefois la préférence de Horace va nettement à la première structure : (forte) diérèse après la base spondaïque, ce qui accentue le caractère choriambique du vers⁽⁵⁵⁾. Voici les chiffres : sur un total de 509 vers, 246 (48,3 %) ont un intermot après la 2^e syllabe.

(55) Aussi est-ce la raison pour laquelle le type 2a (cf. la colonne 6, table I) est exceptionnel chez Horace ; nous n'avons noté que 5 cas. Chez Sénèque nous n'en avons noté qu'un (*Tr.*, 401), alors que les autres poètes ont totalement négligé ce type. Avec — — ∪ ∪ — un intermot après la 2^e, la 3^e ou la 4^e syllabe est en effet totalement exclu. En même temps la séquence — + — — ∪ ∪ — entraîne en réalité une malencontreuse disproportion dans l'intérieur du 1^{er} hémistiche. Dans les 5 vers chez Horace, il s'agit 3 fois du mot *desiderium*, que le contexte a chaque fois chargé d'une forte valeur effective et qui, du fait de sa position exceptionnelle, exige toute l'attention :

nunc desiderium curaque non leuis
(*Od.*, I, 14, 18)

Quis desiderio sit pudor aut modus
(*Od.*, I, 24, 1)

sic desideriiis icta fidelibus
(*Od.*, IV, 5, 15)

Dans les 2 autres cas il s'agit d'un mot étranger :

Non Laertiaden, exitium tuae
(*Od.*, I, 15, 21)

nec Laestrygonia Bacchus in amphora
(*Od.*, III, 16, 34)

Dans le cas unique chez Sénèque la liberté d'allure de ce mot polysyllabique convient à merveille au ton moralisant du cœur :

Mors indiuidua est, noxia corpori
(*Tr.*, 401)

Les autres poètes ont-ils suivi l'exemple de Horace? Sénèque, Prudence, Martianus Capella et Luxorius présentent des pourcentages assez voisins : respectivement 149 vers (43%), 133 (49%), 45 (48%) et 24 (50%). Quant à Terentianus Maurus, qui, ainsi qu'il a été dit plus haut, a nettement pris parti contre l'opinion qui veut que l'asclépiade mineur soit dérivé du pentamètre dactylique, il est allé plus loin que le poète de Venouse lui-même : sur un total de 36 vers, il n'en est pas moins de 26 (66%) à présenter la caractéristique première du mètre éolo-choriambique, à savoir un intermot après la base spondaïque.

Mais passons à l'examen des données fournies par les deux tableaux.

Horace a beaucoup utilisé du type 5a : √ — (cf. la colonne 3, table I) : il se rencontre 140 fois, à savoir 27,5%. Si l'on excepte Terentianus Maurus qui ne l'emploie pas et Luxorius qui ne l'emploie que deux fois, les autres poètes présentent des pourcentages assez semblables :

- Sénèque : 74 fois (21,7%)
- Prudence : 61 fois (22,7%)
- Martianus Capella : 27 fois (29,3%).

La présence d'un iambe avant la diérèse entre la 6^e et la 7^e syllabe a nécessairement pour conséquence que les 2 syllabes brèves du 1^{er} choriambique sont partagés sur deux mots⁽⁵⁶⁾. Si l'on compare avec la structure du pen-

(56) En théorie un mot iambique peut à cette place être précédé de √, —√, ——√ et ——√. Nous constatons que chez Horace, sur les 140 vers de type 5a, il en est 76, à savoir 52%, où l'iambe est précédé d'un mot trochaïque. Cette nette préférence pour la séquence —√ + √ — s'explique probablement par le fait qu'un mot trochaïque rend possible un intermot après la 2^e syllabe, ce qui entraîne une nette limitation de la base spondaïque.

A 43 reprises (37%), l'iambe est précédé d'un mot à forme ——√ ; à 14 reprises (10%) d'un mot à forme ——√ (dans les deux cas, l'intermot après la base spondaïque est exclu), et à 7 reprises (5%) il s'agit d'un monosyllabe bref.

Sénèque, Prudence et Martianus Capella n'ont pas procédé différemment :

- Sénèque : —√ : 51% ; ——√ : 27% ; ——√ : 17% ; √ : 2,7% ;
- Prudence : —√ : 52% ; ——√ : 24,5% ; ——√ : 18% ; √ : 4,9% ;
- Martianus Capella : —√ : 48,1% ; ——√ : 37% ; ——√ : 11% ; √ √ —√ (base dactylique) : 3,7%.

Les 2 cas chez Luxorius sont exclusivement du type ——√ :

pomposique fori scrinia publica (443, 2)

indoctaque malis uerba facis modis (470, 3)

Pour le dernier exemple, nous donnons la leçon de Baehrens. Mais l'allongement irrational du *a* dans *indoctaque* nous semble sujet à caution. Peut-être vaut-il mieux opter pour la

tamètre, les chiffres cités ci-dessus prennent une valeur particulière. Nous avons dit déjà que le 1^{er} hémistiche de l'asclépiade mineur présente la même physionomie que celui du pentamètre, dont le second pied est un dactyle (57) :

quorum plaustra uagas rite trahunt domos
(Hor., *Od.*, III, 24, 10)

quamuis dura, tamen rara puella fuit
(Prop., I, 17, 16)

Contrairement à ce qui se passe pour l'asclépiade mineur, la présence d'un mot iambique juste avant la césure penth. est extrêmement rare dans le pentamètre (58). Un échantillonnage de 100 pentamètres chez Catulle (59), Tibulle (60), Propertius (61) et Ovide (62) donne dans l'ordre les pourcentages suivants : 5 %, 1 %, 4 % et 6 %. Une explication possible de cet emploi exceptionnel d'un mot iambique à cette place serait que les élégiaques ont voulu éviter autant que possible que la finale du 1^{er} hémistiche ressemble totalement à la finale typique du pentamètre. Cette malencontreuse anticipation de la finale entraîne en effet une perturbation du rythme typique du pentamètre. N'oublions pas que la séquence trochée (ou mot se terminant par un trochée)-iambe, étant donné l'isochronie de deux syllabes brèves et d'une longue, a nécessairement pour conséquence un début plus rapide (63). Au moins à partir de la période augustéenne, cette accélération a été réservée par les élégiaques à la finale du pentamètre, lequel (si l'on excepte le *Monobiblos* de Propertius) se termine pratiquement toujours par un mot dissyllabique (64). Or, les chiffres cités plus haut démontrent clairement que

leçon de Meyer : *indocta atque*. Dans ce cas il s'agit de la séquence — √ (atque) + √ — (*malis*) (cf. appareil critique dans l'édition Baehrens).

(57) Chez Tibulle 29,2 % des pentamètres ont un dactyle au second pied, chez Propertius : 40,6 % et chez Ovide : 39,2 % ; cf. M. PLATNAUER, *Latin Elegiac Verse. A study of the Metrical Usages of Tibullus, Propertius and Ovid*, Cambridge, 1951, p. 37.

(58) Cf. W. MEYER, *Zur Geschichte des griechischen und lateinischen Hexameters*, Munich, 1885, p. 1033 et M. PLATNAUER, *o.c.*, p. 14, n. 3.

(59) Ed. MYNORS (*O.C.T.*) : *carmen* 66 et les 53 premiers pentamètres du *carmen* 68.

(60) Ed. PONCHONT (*Les Belles Lettres*) : I, I ; I, 2 et les 12 premiers pentamètres de I, 3.

(61) Ed. FIGANELLI (*Les Belles Lettres*) : élégies 1-5 du livre 2.

(62) Ed. BORNEQUE (*Les Belles Lettres*) : I : 1, 2, 3, 4 et les II premiers pentamètres de I, 5.

(63) Il sera encore question de ce problème ci-dessous en rapport avec le partage des 2 syllabes brèves de chaque choriambique ; cf. *infra*, p. 39 et s.

(64) Cf. J. VEREMANS, *Evolution historique de la structure verbale du deuxième hémistiche du pentamètre latin dans Hommages à Marcel Renard*, t. I, Bruxelles, 1968, p.

ce qui est exceptionnel dans le premier hémistiche du pentamètre, constitue une structure recherchée dans le premier hémistiche de l'asclépiade mineur, où le partage trochaïque ne peut entrer en concurrence avec la finale du vers. En d'autres termes, ce bref examen suffit à faire apparaître que le premier hémistiche du pentamètre et de l'asclépiade mineur présentent de nettes différences de structure. Voilà donc un argument non négligeable à opposer aux anciens grammairiens pour lesquels l'asclépiade mineur était dérivé du pentamètre dactylique.

En ce qui concerne la présence d'un monosyllabe (long) avant la diérèse entre la 6^e et la 7^e syllabe (sans conteste la pause la plus importante dans ce mètre), il convient de faire deux remarques.

En premier lieu nous constatons que d'une façon assez sensible Horace emploie le type 6a (cf. la colonne 5, table I) moins fréquemment que les autres types (65). Mais le pourcentage des monosyllabes à cet endroit a beau être plus bas que celui des autres types, il ne saurait être question ici d'exception. En effet sur un total de 509 vers, 37 fois (7,2 %) le premier hémistiche se termine par un monosyllabe (66).

Avant de chercher une explication à ce fait, proposons notre seconde remarque. A l'exception de Terentianus Maurus qui, sur un total de 39 vers, ne place pas moins de 8 fois un monosyllabe avant la diérèse (20 %) , et de Luxorius qui présente un pourcentage voisin de celui de Horace (3 vers sur un total de 48 (6,2 %)) (67), les autres poètes s'éloignent radicalement de la «norme» horatienne. Chez eux la situation du monosyllabe à cette place de choix est devenue proprement exceptionnelle. Qu'on en juge d'après les chiffres : Sénèque, 4 vers (1,1 %) ; Prudence et Martianus Capella, chacun

761 et s. et M. PLATNAUER, *o.c.*, p. 17 ; cf. aussi J. PERRET, *Mots et fins de mots trochaïques dans l'hexamètre* dans *R.E.L.*, XXXII, p. 191 et R. LUCOT, *Sur l'accent de mot dans l'hexamètre latin* dans *AFLT Pallas*, XVI, tome V, fasc. 3, 1969, p. 96.

(65) Nous ne tenons pas compte ici du type 2a (colonne 6, table I) : il n'apparaît que très exceptionnellement chez Horace (cf. *supra*, n. 55) et après lui il tombera pour ainsi dire entièrement en désuétude.

(66) Vraiment exceptionnel toutefois est le monosyllabe à la fin du vers : nous n'avons pu noter que 3 cas (0,58 %) : *Od.*, I, 21, 14 ; IV, 13, 1 ; IV, 13, 6. Faisons cependant remarquer ici qu'Horace a adopté une attitude moins radicale en ce qui concerne l'hexamètre dactylique. J. HELLEGOUARCH, *Le monosyllabe dans l'hexamètre latin. Essai de métrique verbale*, Paris, 1964, p. 52, donne les pourcentages suivants : *Épîtres* : 10,3 % *Satires* : 14,5 % !! ; cf. aussi NILS-Ola NILSSON, *Metrische Stildifferenzen in den Satiren des Horaz*, Uppsala, 1952, p. 114 et s.

(67) Rappelons une fois de plus que chez Terentianus Maurus et Luxorius, chiffres et pourcentages ont une valeur toute relative.

1 vers (0,5 % et 1,08 %). Pourquoi ces trois poètes ont-ils si manifestement tourné le dos à l'exemple horatien? Il serait bien difficile de le dire.

Mais revenons à Horace. Comme nous l'avons fait remarquer, Horace se refuse beaucoup moins que ses successeurs Sénèque, Prudence et Martianus Capella à terminer le 1^{er} hémistichie par un monosyllabe (68). Toutefois il est évident que le pourcentage du type 6a reste sensiblement moins élevé que celui des autres types. Cette constatation ne s'explique évidemment pas par le fait qu'Horace aurait employé pour ce mètre moins de monosyllabes que de mots polysyllabiques. On observe en effet que l'asclépiade mineur s'ouvre 139 fois, à savoir dans 27 % des cas, sur un monosyllabe (69). De même Horace aime employer un monosyllabe comme mot initial du 2^e hémistichie ; le type 6b (cf. la colonne 3, table II) occupe dans l'ordre décroissant la 2^e place : il est représenté par 125 cas, ce qui fait 24,5 % (70). Mais alors, comment interpréter ce pourcentage relativement bas de monosyllabes avant la diérèse?

La présence à cette place offre en principe certains inconvénients. Comme le montre la liste de L. J. Richardson (71), la plupart des pauses de sens coïncident, ce qui est d'ailleurs normal, avec la fin du vers (40 % des cas) ; mais immédiatement suit l'intermot après la 6^e syllabe. Dans environ 24 % des vers il y a là coïncidence entre pause de sens et diérèse. De par leur nature il est déjà difficile pour une large part des monosyllabes d'occuper la dernière place d'un cōlon rythmique. Nous pensons surtout ici aux

(68) Voici les 37 cas : I, 1, 2 ; 3, 16 ; 6, 5 ; 6, 14 ; 6, 17 ; 14, 9 ; 14, 13 ; 15, 19 ; 15, 25 ; 19, 12 ; 21, 14 ; 23, 9 ; 24, 6 ; 24, II ; III, 10, 13 ; 13, 5 ; 13, 10 ; 16, 14 ; 16, 23 ; 16, 35 ; 24, 2 ; 24, 46 ; 24, 64 ; 25, 2 ; 25, 6 ; 25, 14 ; 30, 4 ; IV, 3, 6 ; 5, 26 ; 5, 33 ; 8, 4 ; 8, 5 ; 8, 9 ; 8, 14 ; 8, 26 ; 12, 6 ; 13, 17.

(69) A titre de comparaison, voici les chiffres pour les autres types de mots, qui occupent la 1^{re} place du vers : — — : 204 (40 %) ; — — — : 122 (23 %) (pourcentage légèrement inférieur donc à celui du monosyllabe) ; — — — ∪ : 44 (8,6 %). Les autres poètes aussi font souvent appel au monosyllabe à la place initiale du vers, qui est traditionnellement le lieu des plus grandes libertés. Sénèque : 143 monosyllabes (41,9 %). Autres types : — — : 110 (32,2 %) ; — — — : 73 (21,4 %) ; — — — ∪ : 14 (4,1 %) ; — ∪ ∪ : une seule fois. Terentianus Maurus : 22 monosyllabes (56,4 %). Autres types : — — : 16 (41 %) ; — — — : 1 (2,8 %). Prudence : 83 monosyllabes (30,9 %). Autres types : — — : 105 (39,1 %) ; — — — : 65 (24,2 %) ; — — — ∪ : 15 (5,5 %). Martianus Capella : 55 monosyllabes (59,7 %). Autres types : — — : 22 (23,9 %) ; — — — : 9 (9,7 %) ; — — ∪ : 3 (3,2 %) ; — ∪ ∪ : 1 (1,07 %) ; — ∪ : 1 (1,07 %) ; — ∪ ∪ : 1 (1,07 %). Luxorius : 23 monosyllabes (47,9 %). Autres types : — — : 15 (31,2 %) ; — — — : 8 (16,6 %) ; — — — ∪ : 2 (4,1 %).

(70) Pour les pourcentages de toutes les places, où l'on rencontre un monosyllabe dans l'asclépiade mineur cf. L. J. RICHARDSON, *o.c.*, p. 287.

(71) *O.c.*, p. 290.

nombreuses conjonctions, prépositions et négations, qui en effet n'occupent *normalement* pas la fin d'une phrase ou d'un groupe sémantique⁽⁷²⁾. Toutefois, Horace avait assez de métier métrique pour éviter, s'il l'avait voulu, la présence d'un monosyllabe à cette place privilégiée⁽⁷³⁾. Si, contrairement à ses successeurs Sénèque, Prudence et Martianus Capella, il a malgré tout employé 37 fois le type de mot 6a, c'est qu'il l'a fait pour l'une ou l'autre raison explicite. Nous est-il possible de retrouver cette raison?

Nous alignant sur la méthode de J. Hellegouarc'h⁽⁷⁴⁾, nous examinerons d'abord les formes de mots qui précèdent ces 37 monosyllabes. En théorie sont possibles les séquences que voici :

$$\begin{array}{cccc} & & \smile & + \text{ —} \\ & & \smile & \smile + \text{ —} \\ & \text{—} & \smile & \smile + \text{ —} \\ & \text{— —} & \smile & \smile + \text{ —} \\ & \text{— — —} & \smile & \smile + \text{ —} \end{array}$$

Il se fait que Horace a opéré un choix parfaitement concerté. Sur les 37 cas, le monosyllabe est précédé 23 fois d'un mot pyrrhique⁽⁷⁵⁾ : pas moins donc de 62,1%. Dans dix cas (27,2%), un mot dactylique précède le monosyllabe⁽⁷⁶⁾ ; dans 2 cas il s'agit d'un ionique majeur⁽⁷⁷⁾ et dans 2 cas également d'un monosyllabe bref⁽⁷⁸⁾.

Comment expliquer cette préférence marquée pour un mot pyrrhique? Nous croyons qu'il s'agit ici d'une question de rythme poétique. Horace a voulu que dans 37 cas le premier cōlon rythmique se terminât par un monosyllabe, ce qui, comme nous le disions plus haut, constitue un phénomène moins fréquent. Or, l'insistance de ce choix moins habituel pourrait se trouver quelque peu atténuée, si le monosyllabe était précédé d'un mot portant l'ictus (ce qui est nécessairement le cas du mot dactylique

(72) Le pourcentage dans les *Satires* est légèrement plus élevé. En effet, dans ce recueil Horace place 113 fois (11,30%) un monosyllabe au temps fort du 3^e pied; cf. J. HELLEGOUARC'H, *o.c.*, p. 115. Cet ouvrage nous a d'ailleurs été d'une grande utilité en cet endroit de notre article.

(73) Cette place privilégiée a pour ainsi dire la même valeur que celle qui précède immédiatement la césure principale dans le mètre dactylique.

(74) *O.c.*, p. 116 et s.

(75) I, 14, 9; 14, 13; 15, 19; 15, 25; 21, 14; 23, 9; 24, 6; 24, 11; III, 10, 13; 13, 5; 16, 14; 16, 35; 24, 2; 24, 46; 25, 2; 25, 14; IV, 3, 6; 5, 33; 8, 4; 8, 9; 8, 26; 12, 6; 13, 17.

(76) I, 1, 2; 3, 16; 6, 14; 19, 12; III, 13, 10; 24, 64; 25, 6; 30, 4; IV, 8, 5; 8, 14.

(77) I, 6, 17; IV, 5, 26.

(78) I, 6, 5; 16, 23.

ou de l'ionique majeur) ⁽⁷⁹⁾. Le mot pyrrhique n'offre pas cet inconvénient ; de plus, par sa signification, il s'apparente souvent au monosyllabe ⁽⁸⁰⁾ ; c'est ce qui apparaît clairement dans l'exemple suivant :

atqui non ego te, tigris ut aspera

(*Od.*, I, 23, 9)

Dans le vers suivant toutefois :

O et praesidium et dulce decus meum

(*Od.*, I, 1, 2)

il y a nettement intention de valoriser l'anaphore *et* par la diérèse, mais cette mise en relief se trouve quelque peu affaiblie par le mot portant l'ictus : *praesidi(um)*, mot d'ailleurs fortement souligné dans ce poème introductif et qui synthétise la relation Horace-Mécène. Il en va de même dans la plupart des cas où le monosyllabe est précédé d'un mot dactylique ou d'un ionique majeur. Ainsi par exemple dans ce vers :

nos conuiuia, nos proelia uirginum

(*Od.*, I, 6, 17)

Dans un seul cas le choix du mot dactylique est pleinement motivé, car il s'agit de *nescio* qui forme avec le monosyllabe *quid* une expression fixe :

curtae nescio quid semper abest rei

(*Od.*, III, 24, 64)

L'étude du monosyllabe lui-même est évidemment plus importante. Nous constatons que sur 37 cas il n'en est pas moins de 24 (64 %) où le monosyllabe est un terme articulatoire, c'est-à-dire qui joint deux éléments sémantiques ou syntaxiques ⁽⁸¹⁾. Ces termes, de par leur essence même, viennent le plus souvent après une pause de sens et s'appuient sur un mot, un groupe de mots ou une proposition, qui ne suit le monosyllabe qu'après

(79) Des 10 et 2 cas, où Horace a quand même employé cette structure, il sera question encore ci-dessous.

(80) Cf. O. BRAUM, *De monosyllabis ante caesuras hexametri latini collocatis*, Diss. Marburg, 1907, p. 78-81 (cité par J. HELLEGOUARC'H, *o.c.*, p. 121).

(81) Nous avons suivi la classification de J. HELLEGOUARC'H, *o.c.*, p. 18. Par termes articulatoires nous entendons : les conjonctions de coordination, les conjonctions de subordination, les pronoms et les adverbes relatifs, les pronoms et les adverbes interrogatifs, ainsi que les interjections (cf. J. HELLEGOUARC'H, *o.c.*, p. 128). Voici la répartition des 24 cas : *et* : I, 1, 2 ; 14, 13 ; 21, 14 ; 24, 6 ; III, 13, 5 ; 16, 14 ; 16, 23 ; 24, 2 ; 24, 46 ; 25, 6 ; IV, 8, 14 ; 8, 26 ; 12, 6 ; *nec* : I, 19, 12 ; III, 16, 35 ; *aut* : 1, 6, 14 ; III, 25, 2 ; 30, 4 ; *heu* : I, 15, 19 ; 24, II ; IV, 13, 17 ; *O!* : III, 25, 14 ; *quos* : IV, 5, 26.

la diérèse. La diérèse isole ces monosyllabes du mot ou du groupe de mots sur lesquels ils s'appuient. Comme la diérèse, qui a vraiment valeur de césure dans l'asclépiade mineur, entraîne une légère pause ou halte dans le débit, l'antéposition du terme articulatoire provoque un effet de suspense (étant donné la place inhabituelle de ce terme dans le vers), et de tension. Cet effet implique que simultanément le mot ou le groupe de mots qui suit la diérèse — ressentie comme pause — acquiert également un certain relief. C'est ce qui apparaît dans l'exemple suivant, où l'anaphore prouve que Horace a voulu prêter une valeur particulière au terme articulatoire :

uirtus et fauor et lingua potentium⁽⁸²⁾
(*Od.*, IV, 8, 26)

Une expressivité analogue est due à l'interjection :

Aiacem: tamen, heu serus adulteros⁽⁸³⁾
(*Od.*, I, 15, 19)

Dans les 13 cas restants, le monosyllabe est un pronom personnel⁽⁸⁴⁾, un terme autonome, un pronom démonstratif⁽⁸⁵⁾ et enfin le mot *quid* qui forme, nous l'avons déjà souligné, une expression fixe avec le verbe *nescio* (*Od.*, I, 6, 5). Il est exclu, dans le cadre de cet article, que nous examinions l'un après l'autre des différents cas.

Il ne s'agit évidemment ici que d'une étude de détail, mais précisément l'analyse du détail nous permet parfois de mieux comprendre comment Horace a pu en latin conduire ce mètre d'origine grecque à une perfection infiniment raffinée.

Mais revenons à l'examen des données sur les tables I et II. Il apparaît clairement que les types les plus fréquemment employés par Horace sont, dans l'ordre décroissant, 4a (∪ ∪ —), 5a (∪ —), 3a (— ∪ ∪ —) et les types 4b (— ∪ ∪), 6b (—), 5b (— ∪), 3b (— ∪ ∪ —). Toutefois sa prédilection va aux types 4a et 4b. Les autres poètes, excepté Terentianus Maurus (cf. la colonne 5, table II), ont suivi Horace dans cette tendance, mais de façons divergentes. Sénèque, Prudence et surtout Luxorius accordent, plus encore qu'Horace lui-même, la primauté au type 4a (cf. la

(82) Cf. aussi I, 14, 13 ; I, 1, 2 ; III, 13, 5.

(83) Cf. aussi I, 24, II ; IV, 13, 17 ; III, 25, 14.

(84) I, 6, 17 ; 23, 9 ; III, 10, 13 ; 13, 10 ; IV, 5, 33 ; IV, 8, 4 ; 8, 5.

(85) *Res* : IV, 3, 6 : *uis* : IV, 8, 9 : *haec* : I, 6, 5.

colonne 2, table I). Chez Terentianus Maurus et chez Martianus Capella toutefois, le pourcentage est moins élevé que celui de Horace.

En ce qui concerne le type 4b (— ∪ ∪), Sénèque, Prudence, Martianus Capella et Luxorius sont allés plus loin que leur modèle, alors que chez Terentianus Maurus les chiffres sont sensiblement plus bas que chez Horace, et cela, naturellement, du fait d'une préférence marquée pour un mot choriambique (cf. la colonne 5, table II).

Pour des raisons évidentes le type Ia (— — — ∪ ∪ —) est pour ainsi dire exclu. Nous n'avons pu noter d'exemple chez aucun des poètes étudiés. Presque aussi rare est naturellement le type Ib (— ∪ ∪ — ∪ —) : six cas relevés chez Horace et un seul chez Sénèque (cf. la colonne 6, table II). A l'exception de *Od.*, I, 3, 20, où il est possible d'invoquer l'excuse d'un nom géographique grec, il s'agit toujours dans les autres cas d'un mot à forte charge affective, qui, du fait de sa position dominante (la présence du type Ib prête en effet un certain déséquilibre aux deux hémistiches) se trouve nettement mis en relief :

prudens Oceano dissociabili⁽⁸⁶⁾
(*Od.*, I, 3, 22)

La même remarque vaut pour le cas unique chez Sénèque :

audax ire uias inremeabiles
(*H.F.*, 548)

Mais, comme il a été dit, ce sont les types 4a et 4b qui, si l'on excepte Terentianus Maurus, occupent la première place chez les poètes examinés. On pourrait a priori en conclure que, dans la partie centrale du vers, priorité absolue est accordée à la séquence ∪ ∪ — + — ∪ ∪. Conclusion, en effet, qui se vérifie chez Horace, Sénèque, Prudence et Luxorius :

- Horace : 99 vers sur 509 (19,4 %) présentent cette séquence⁽⁸⁷⁾ ;
- Sénèque : 103 sur 339 (30 %) ⁽⁸⁸⁾ ;
- Prudence : 57 sur 268 (21,8 %) ⁽⁸⁹⁾ ;
- Luxorius : 19 sur 48 (41,6 %) ⁽⁹⁰⁾.

(86) Cf. aussi I, 1, 12 ; 36, 20 ; III, 30, 4 ; IV, 3, 22.

(87) Après la séquence ∪ ∪ — + — ∪ ∪ vient immédiatement ∪ — + — ∪ ∪ = 62 cas (12,9 %) ; puis : ∪ ∪ — + — = 60 cas (11,7 %) et ∪ ∪ — + — ∪ = 57 cas (11,1 %).

(88) Après la séquence ∪ ∪ — + — ∪ ∪ vient immédiatement ∪ ∪ — + — ∪ = 40 (11,7 %) ; puis ∪ — + — ∪ ∪ = 39 (11,5 %) et ∪ — + — ∪ = 33 (9,1 %).

(89) Après la séquence ∪ ∪ — + — ∪ ∪ vient immédiatement ∪ ∪ — + — ∪ = 40 (14,9 %) ; puis ∪ ∪ — + — = 35 (13,1 %) et ∪ — + — = 24 (8,9 %).

(90) La nette préférence du poète pour ce type explique évidemment ce haut pourcentage.

Chez Terentianus Maurus, au contraire, la séquence la plus fréquente s'écrit : — ∪ ∪ — + — ∪ ∪ — : 17,9 % (91).

Martianus Capella de son côté accorde une (légère) préférence à la séquence ∪ — + — ∪ ∪. On la rencontre 16 fois sur un total de 92 vers (17,3 %) (92). Viennent ensuite les séquences ∪ ∪ — + — ∪ ∪ et ∪ ∪ — + — ∪, qui se rencontrent chacune 15 fois (16,3 %).

Bref, chez tous les poètes, le nombre de vers présentant la séquence ∪ ∪ — + — ∪ ∪ est suffisamment grand pour qu'on puisse conclure, en ce qui concerne la partie centrale du vers, que cette séquence appartient à un des éléments formels constants du *metrum asclepiadeum*.

Cette séquence «idéale» à pour ainsi dire enduit Horace (ou bien l'εὔρετης en était-il quelque prédécesseur hellénistique?) à créer un vers qui répond véritablement à la conception classique de la symétrie et de l'harmonie (93), création qui le voit exploiter habilement les possibilités esthétiques inhérentes à la division de l'asclépiade mineur en deux hémistiches à structure symétrique. Nous pensons ici au vers dont chaque hémistiche comporte 2 mots de 3 syllabes :

uenator tenerae coniugis immemor

(Od., I, I, 26)

Venator et *immemor* subissent une disjonction qui les pousse aux deux extrémités du vers. Les deux mots internes eux aussi forment une unité syntaxique que rompt la forte diérèse, laquelle entraîne en même temps la mise en valeur euphonique des deux temps forts (6^e et 7^e syllabe). De plus la mise en relief de ces mots se trouve encore renforcée par l'antithèse rythmique : au rythme ascendant de l'anapeste succède le rythme descendant du dactyle (94). Il va de soi que cette structure 4 × 3 se prête à merveille à

Après la séquence ∪ ∪ — + — ∪ ∪ vient immédiatement ∪ ∪ — + — = 6 cas (12,5 %) ; puis : ∪ ∪ — + — ∪ = 4 cas (8,3 %).

(91) La colonne 4 (Table I) et la colonne 5 (table II) nous apprennent que ce poète a fait des types 3a et 3b un emploi sensiblement plus fréquent que les autres poètes. Après la séquence — ∪ ∪ — + — ∪ ∪ — (dont il sera encore question ci-dessous) vient immédiatement ∪ ∪ — + — ∪ ∪ = 6 cas (15,3 %) ; puis ∪ ∪ — + — = 4 (12,8 %).

(92) Cette séquence occupe chez Horace la 2^e place et chez Sénèque la 3^e, alors que ni chez Terentianus Maurus, ni chez Prudence, ni chez Luxorius elle n'appartient aux séquences les plus élevées.

(93) Cf. les belles pages que V. PöSCHL, *Die Hirtendichtung Virgils*, Heidelberg, 1964, a consacrées à ce qu'il appelle «eine spezifisch lateinischen-italienischen Klassik» (p. 67).

(94) Cf. J. PERRET, *Horace*, Paris, 1959, p. 102.

quelques *iuncturae* pleines de subtilité mais toujours empreintes de clarté, et qui contribuent à donner au vers un caractère élevé ⁽⁹⁵⁾.

Il ne peut s'agir d'un hasard si ce type de vers, caractérisé par la *grauitas* et la puissance (le premier mot déjà est le lourd et solennel molosse!) se retrouve par 6 fois dans le prologue des livres I-III des *Odes* (v. I, II, 24, 26, 34, 36). De même il est caractéristique que Horace ait réservé cette structure expressive au premier et au dernier vers de ce poème dédié à Mécène, le *patronus* :

Maecenas atavis edite regibus ⁽⁹⁶⁾
(*Od.*, I, I, 1)

sublimi feriam sidera uertice ⁽⁹⁷⁾
(*Od.*, I, I, 36)

Ce *uersus aureus* se rencontre 44 fois chez Horace (8,6 %) ⁽⁹⁸⁾.

Chez Sénèque, le même type de vers, qui convient parfaitement au caractère souvent solennel et élevé du *cantus* dans les tragédies, connaît une extension encore plus grande que chez le modèle, Horace : 39 cas sur un total de 339 vers (11,5 %) ⁽⁹⁹⁾. Ce poète, avec son sens du pathos dramatique, a pleinement exploité les possibilités esthétiques que contient cette structure majestueuse dans son *Médée*, où il l'emploie trois fois de suite :

Ereptus thalamis Phasidis horridi
effrenae solitus pectora coniugis
inuita trepidus prendere dextera
(v. 102-104)

(95) Cf. H. DREXLER, *Einführung in die römische Metrik*, Darmstadt, 1967, p. 118, L. J. RICHARDSON, *o.c.*, p. 293 et J. HELLEGOUARC'H, *Observations stylistiques...*, p. 72.

(96) Cf. J. HELLEGOUARC'H, *Observations stylistiques...*, p. 70.

(97) Impossible d'imaginer contraste plus grand qu'entre le vers cité et le vers IV, 8, 9 qui est composé de 8 mots et auquel la profusion des intermots concourt à prêter un rythme saccadé ; cf. *supra*, n. 50.

(98) I, I, I ; I, II ; I, 24 ; I, 26 ; I, 34 ; I, 36 ; 3, 34 ; 5, 14 ; 6, 6 ; 13, 2 ; 15, 2 ; 15, 3 ; 15, 15 ; 19, 6 ; 19, 14 ; 19, 16 ; 21, 1 ; 21, 2 ; 23, 2 ; III, 9, 8 ; 9, 14 ; 15, 4 ; 15, 12 ; 19, 12 ; 19, 16 ; 24, 18 ; 24, 28 ; 24, 40 ; 24, 62 ; 25, 16 ; 25, 20 ; 28, 8 ; IV, 3, 2 ; 5, II ; 8, I ; 8, 3 ; 8, 19 ; 8, 24 ; 8, 25 ; 8, 30 ; 8, 33 (à moins que ce vers soit une interpolation ; cf. éd. KIESSLING-HEINZE, *ad. loc.*) ; 12, 2 ; 12, 10, 12, 23.

(99) *H.F.*, 539, 543, 544, 551, 553, 564, 569, 587 ; *Tr.*, 389, 395, 405 ; *Med.*, 61, 66, 70, 74, 94, 102, 103, 104, 107 ; *Phéd.*, 754, 768, 772, 781, 797, 811, 818 ; *Thy.*, 142, 144, 153, 159, 160, 163, 164, 168 ; *H. Oet.*, 129, 141, 160, 172.

Chez Prudence les chiffres sont moins élevés que chez Horace : 20 cas sur un total de 268 vers (7,4%). Nombreux sont ici également les exemples où cette structure 4 × 3 concourt à prêter au vers une émouvante grandeur, parfaitement conforme à l'idée exprimée par le poète. Citons, par exemple, ce vers du 5^e hymne (v. 71) du *Cathemerinon liber* :

Hebraeum sitiens fundere sanguinem

Il est remarquable qu'aucun cas n'a pu être relevé chez Luxorius, qui a pourtant écrit le plus grand nombre de vers présentant la séquence ∪ ∪ — + — ∪ ∪ (100). Mais le nombre restreint de vers que nous possédons encore de ce poète ne nous permet pas de tirer des conclusions valables d'une telle absence. La remarque vaut d'ailleurs également pour Terentianus Maurus et même pour Martianus Capella. Chez ce dernier, un seul cas a pu être noté sur un total de 92 vers :

auratis decuit praeuia cornibus

(912, 8 ; p. 484)

Pour terminer nous voudrions encore attirer l'attention sur deux autres séquences.

D'abord sur la séquence — ∪ ∪ — + — ∪ ∪ —, formée par l'addition des types 3a (la colonne 4, table I) et 3b (la colonne 5, table II). Cette séquence a également inspiré à Horace la création d'un vers remarquable par l'équilibre de sa structure :

quāssās ēripīūnt āēquōribūs rātēs,

(*Od.*, IV, 8, 32)

Ce vers égale en beauté celui que nous avons décrit ci-dessus comme le *uersus aureus*. Les deux mots internes sont des choriambes ; le premier et le dernier mot ont chacun deux syllabes. Chaque mot est suivi d'une diérèse ; dans chaque hémistiche l'accent frappe les mêmes syllabes. Tout cela contribue à donner au vers son rythme étrange, son charme spécifique et la liberté de son allure.

En tant que grammairien et métricien, Terentianus Maurus a dû être fortement frappé, dans sa lecture de Horace, par ce type de vers. Dans son ouvrage didactique *De litteris syllabis et metris Horatii* (éd. Keil, *Gramm. Lat.*, VI, 325-413) c'est précisément cette structure qu'il propose comme modèle illustrant, très justement d'ailleurs, l'architecture choriambique du mètre asclépiade :

(100) Cf. *supra*, p. 34.

*Tendunt latius hoc genus,
 duos ut choriambicos
 includant medios pedes,
 et sit uersus ad hunc modum
 carmen Pierides dulcisonum dabunt.
 Duplex hic choriambus est,
 primus Pierides, dulcisonum sequens.
 Sic carmen prius est, est finis item dabunt,
 ut pes haec habuit prior⁽¹⁰¹⁾.*

(v. 2640-2648)

Pourtant il est frappant de constater que Horace a fait de ce type de vers un usage fort modéré : il ne l'emploie que 8 fois, à peine 1,5 % ⁽¹⁰²⁾. Sans doute son sens de la mesure l'a-t-il empêché d'abuser de ce vers minutieusement articulé ; l'abus d'ailleurs donnerait vite naissance à un système peu esthétique et entraînerait la monotonie. (La remarque, dans une certaine mesure, vaut également pour le *uersus aureus*).

Sénèque, de son côté, a compris quel profit il pouvait tirer de cette belle combinaison horatienne. Il l'emploie 13 fois, soit 3,8 % ⁽¹⁰³⁾. Un des exemples les plus sophistiqués de la série est le v. 1129 de *Phèdre* :

Euros excipiunt, excipiunt Notos

Par ailleurs remarquons que Prudence, qui de tous les poètes étudiés est pourtant celui qui s'est le plus inspiré des rythmes horatiens ⁽¹⁰⁴⁾, n'a pas recours à ce type, sinon, par trois fois, à une forme modifiée, où la base spondaïque est formée de 2 monosyllabes : *Cath. liber, Hymn. V, 36* et *Contre Symm., Préf., I, 9, 67*.

Sur un total de 92 vers, ce type apparaît 2 fois chez Martianus Capella (912, 6 ; p. 484 ; 912, 10 ; p. 484) et une fois chez Luxorius (443, 4).

Il est caractéristique que ce soit précisément chez Terentianus Maurus, le seul théoricien des poètes impliqués, que nous rencontrons ce type 6 fois sur

(101) Cf. H. SADEY, *o.c.*, p. 117.

(102) I, 1, 18 ; 24, 5 ; 24, 18 ; III, 7, 14 ; 16, 3 ; 24, 42 ; IV, 8, 32 ; 12, 27.

(103) *H.F.*, 528, 532, 533, 562, 577, 581 ; *Tr.*, 383, 385 ; *Phéd.*, 776, 791, 810, 1129 ; *H. Oet.*, 169. En outre il emploie 4 fois cette combinaison, mais légèrement modifiée : la base spondaïque est formée de 2 monosyllabes :

ars, quae praebuerat fluminibus moras

(H.F., 573)

Ainsi : *Phéd.*, 785 ; *Thy.*, 126 et *H. Oet.*, 159.(104) Cf. M. LAVARENNE (éd. *Les Belles Lettres*), t. I, p. xxxvii.

un total d'à peine 39 vers, à savoir 15,4 % ⁽¹⁰⁵⁾. De plus la structure paraît dans sa forme modifiée (base spondaïque formée de 2 monosyllabes) au v. 2652. Cette haute fréquence trahit naturellement l'intention didactique : recourant à ce que J. Marouzeau appelle «la leçon par l'exemple» ⁽¹⁰⁶⁾, Terentianus Maurus se propose de démontrer le caractère choriambique du metrum *asclepiadeum* ; mais simultanément cette séquence relativement élevée tend à prouver que ce type de vers, même s'il a été peu employé par les poètes étudiés, ne doit pas être considéré comme une combinaison accidentelle et certainement pas comme une chimère de quelque philologue moderne.

La seconde séquence est formée du partage des deux syllabes brèves successives de chaque choriambe :

Heu heu quāntūs ēquīs quāntūs ādēst uirīs
(*Od.*, I, 15, 9)

Cette séquence implique la présence simultanée du type 5a (cf. la colonne 3, table 1) dans le premier hémistiche et du type 5b (cf. la colonne 4, table II) dans le second hémistiche. En même temps il y a introduction d'une césure féminine à deux endroits parallèles ⁽¹⁰⁷⁾. Comme nous l'avons signalé (p. 28), le groupe trochée (ou mot se terminant par un trochée)-iambe entraîne un débit plus rapide et une animation plus vivante. A ce partage trochaïque J. Perret a consacré, en ce qui concerne l'hexamètre dactylique, une très fine étude ⁽¹⁰⁸⁾. Il qualifie cette structure d'«éminemment pathétique» ⁽¹⁰⁹⁾. Or, le type dont il est question ici manifeste une accélération rythmique analogue : il s'agit même d'un double partage trochaïque. Nous sommes conscients que l'interprétation stylistique d'un rythme déterminé repose toujours plus ou moins sur une base subjective. Nous ne pouvons d'ailleurs jamais déterminer avec certitude pourquoi un poète, dans le même mètre, accorde la préférence tantôt à tel rythme tantôt à tel autre. Il n'en reste pas moins que chacun peut constater la différence rythmique qui existe entre un vers comme celui-ci :

(105) 2644, 2646, 2653, 2690, 2692, 2724.

(106) «Le curieux procédé par lequel un écrivain, au moment où il présente une observation de langue, de style, de métrique, en fournit par son énoncé même, et sans avertir le lecteur, une illustration», J. MAROUZEAU, *La leçon par l'exemple* dans *R.Phil.*, 52, 1926, p. 110-111 ; *R.E.L.*, 14, 1936, p. 58-64 et *R.E.L.*, 26, 1948, p. 105-108.

(107) Respectivement après la 4^e et la 8^e syllabe.

(108) *Mots et fins de mots trochaïques dans l'hexamètre latin* dans *R.E.L.*, 32, 1954, p. 183-199.

(109) *O.c.*, p. 191.

Heu heu quantus equis quantus adest uiris
(*Od.*, I, 15, 9)

et le *uersus aureus* ⁽¹¹⁰⁾ :

Maecenas atavis edite regibus
(*Od.*, I, 1, 1)

Ce dernier vers, comme il a été dit, appartient à une série caractérisée par l'élévation majestueuse. Le premier vers, au contraire, reçoit, de par l'accélération (nécessaire) du débit (résultat de deux césures féminines), un caractère de vivante animation.

Partout, pratiquement, où se rencontre ce type de vers, on peut constater, sans tomber dans le risque de l'interprétation subjective, que Horace a réservé la vivacité de ce rythme aux passages à forte charge affective. Ainsi, par exemple, cette *captatio celeritatis* convient-elle parfaitement dans la 15^e Ode du I^{er} livre, qui comprend un *uaticinium* de Nérée : pour les lecteurs contemporains la catastrophique relation Paris-Hélène y symbolisait clairement la relation, menaçante pour la paix, de Antoine et de Cléopâtre ⁽¹¹¹⁾. Est-ce un hasard si ce type de vers apparaît par 4 fois, précisément dans ce poème ⁽¹¹²⁾ ?

La même expressivité se retrouve dans l'appel émotionnel que lance Horace à Vénus pour être protégé des exploits amoureux :

rursus bella moues? parce precor, precor ⁽¹¹³⁾.
(*Od.*, IV, I, 2)

Mais l'accélération du débit se fait encore plus forte, et plus marquée la perturbation de l'allure rythmique du vers, lorsqu'il y a ponctuation, entre les deux brèves, de l'un des deux choriambes ⁽¹¹⁴⁾, ainsi par exemple dans :

Nereus fata. Mala ducis aui domum
(*Od.*, I, 15, 5)

(110) Cf. *supra*, p. 36 et s.

(111) Cf. éd. KIESSLING-HEINZE, p. 75 et surtout E. FRAENKEL, *Horace*, Oxford, 1959², p. 188-192.

(112) V. 5, 9, 29, 34.

(113) Ce vers se compose exclusivement de mots dissyllabiques (cf. aussi I, 15, 5 ; III, 24, 10 ; IV, 5, 6 ; 8, 28). Cette succession de mots brefs contribue également à animer le rythme. Notons que dans ce poème cette structure apparaît 4 fois : v. 2, 12, 36 et 40.

(114) Cf. J. VEREMANS, *De plaats van het verbum finitum in de Latijnse dactylische hexameter*, Bruxelles, 1963, p. 10.

et dans :

mutatosque deos flebit, et aspera ⁽¹¹⁵⁾

(*Od.*, I, 5, 6)

de même que dans :

campi, te per aquas, dure, uolubilis

(*Od.*, IV, I, 40)

Ce type de vers, qui se prête donc parfaitement à la recherche d'effets spéciaux, Horace l'emploie à 35 reprises (7,07%) ⁽¹¹⁶⁾.

Le pourcentage chez Sénèque est sensiblement moins élevé : dix occurrences sur un total de 339 vers (2,8%) ⁽¹¹⁷⁾. Mais pour maigres que soient ces chiffres, il n'en reste pas moins que Sénèque a été conscient de la force dramatique de cette structure parfaitement adaptée à l'expression d'une vive émotion. C'est ce qu'on peut constater dans le vers suivant :

et fortuna fuit, mortis habet uices

(*H. Oet.*, 105)

La même remarque vaut pour Prudence, qui n'emploie cette structure que 7 fois, à savoir 2,6% ⁽¹¹⁸⁾.

Martianus Capella, de son côté, s'est senti attiré, plus que les autres poètes impliqués, par les types 5a et 5b. Aussi est-il normal que ce soit chez lui que nous rencontrons le plus grand nombre de vers à double partage trochaïque, à savoir 9 sur un total de 92 vers (9,7%) ⁽¹¹⁹⁾.

Mais à situer ces vers dans leur contexte, nous n'oserions pas affirmer catégoriquement que ce poète a délibérément choisi ce type de vers pour souligner expressément certaines émotions ; à moins peut-être qu'on ne rencontre un tel sentiment dans le discours de Jupiter, discours auquel appartiennent pour ainsi dire tous les vers incriminés, ainsi par exemple :

Sed tristis melius censio clauditur,

(115) Un effet particulier est atteint ici grâce au contraste qui oppose la lourdeur du début (*mutatosque*) à la vivacité du rythme dans le reste du vers.

(116) I, I, 32 ; 3, 32 ; 5, 6 ; 6, 10 ; 13, 6 ; 15, 5 ; 15, 9 ; 15, 29 ; 15, 34 ; 21, 10 ; 36, 3 ; II, 12, 1 ; 12, 23 ; III, 7, 5 ; 7, 29 ; 9, 18 ; 10, 6 ; 13, 9 ; 16, 10 ; 16, 18 ; 16, 21 ; 19, 4 ; 24, 10 ; 25, 18 ; 30, 14 ; IV, I, 2 ; 1, 12 ; I, 36 ; I, 40 ; 5, 6 ; 5, 31 ; 8, 2 ; 8, 28 ; 8, 34 ; 12, 19.

(117) *H.F.*, 535, 550, 584 ; *Méd.*, 62, 72 ; *Phéd.*, 764 ; *Oed.*, 730 ; *Thy.*, 124 ; *H. Oet.*, 105, 135.

(118) *Cath. liber. Hymn. V*, 4, 30, 49, 65, 75 ; *Contre Symm. : Préf. I*, 26, 30.

(119) 91, 21 (p. 38) ; 91, 22 (p. 38) ; 91, 4 (p. 39) ; 91, 5 (p. 39) ; 91, 8 (p. 39) ; 92, 13 (p. 39) ; 92, 15 (p. 39) ; 92, 18 (p. 39) ; 911, 19 (p. 483).

*atque infāndā prēmīt sēnsā sīlētium,
ne uulgātā cīant cōrdā dōlōribus.*

(91, 20-22 ; p. 38)

Chez Terentianus Maurus enfin, cette structure ne se rencontre pas, du fait de l'absence du type 5a, tandis qu'elle n'apparaît qu'une fois chez Luxorius :

indoctāquē mālīs uērbā fācīs modis ⁽¹²⁰⁾

(470, 3)

* * *

La seule intention de cet article a été d'examiner comment les poètes cités ont tenté, par le souple jeu de la répartition des mots, de donner une diversité rythmique à un mètre que l'absence de possibilités de substitution fixe dans un schéma unique.

Nous avons essayé, chez Horace (qui a conduit le mètre asclépiade à sa normalisation et à sa régularisation), et ce par le recours à la métrique verbale, de déceler dans ce jeu d'intermots quelques principes que nous oserions appeler, en bref, l'esthétique horatienne. Notre examen montre, pensons-nous, que la génération des poètes qui sont venus après Horace, ont suivi ces principes, du moins dans les grandes lignes et même s'ils ne le firent pas toujours de façon uniforme. Mais il n'y a là nulle matière à étonnement. Nous savons qu'à partir de Sénèque, Virgile et Horace se trouvaient certainement sur la liste des auteurs à expliquer dans l'enseignement. Les grammairiens imprégnaient les adolescents des formes virgiliennes et horatiennes, ce qui devait inmanquablement marquer leur futur travail de création ⁽¹²¹⁾.

Cet examen est loin d'être complet. Beaucoup d'enquêtes importantes restent à faire. Nous songeons en premier lieu au problème crucial de la concordance entre le mètre employé et le sujet traité. Réussira-t-on jamais à établir les critères qui nous permettront de déterminer pourquoi par exemple Horace choisit pour tel ou tel poème le *genus asclepiadeum* ou le *genus sapphicum* ou encore l'*alcaicum*? Notre conviction est que celui qui se propose d'aborder les difficultés de ce problème, devra commencer par l'étude systématique de la répartition des mots dans les différents mètres.

Puisse-t-il trouver dans cette brève étude de métrique verbale un modeste *auxilium*!

Université de Gand.

J. VEREMANS

(120) Pour la quantité de la voyelle *a* dans *indoctaque*, cf. *supra*, n. 56.

(121) Cf. H. I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948, p. 341.